FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

ANNÉE 1931 N° 19

THESE présentée pour le DOCTORAT en médecine

par

SEEWOOSUNKUR JHUBOO

né à Beauséjour (Ile Maurice)
le 20 septembre 1894

Le Professeur Villars

Un ancien doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg

Président: M. CHAVIGNY, Professeur

Les Editions Universitaires de Strasbourg
1a, Place de l'Université * Quai du Maire Dietrich 1
STRASBOURG
R. C. Strasbourg 3677

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

ANNÉE 1931 N° 19

THESE présentée pour le DOCTORAT en médecine

par

SEEWOOSUNKUR JHUBOO

né à Beauséjour (Ile Maurice)
le 20 septembre 1894

Le Professeur Villars

Un ancien doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg

Président: M. CHAVIGNY, Professeur

Les Editions Universitaires de Strasbourg
1a, Place de l'Université * Quai du Maire Dietrich 1
STRASBOURG
R. C. Strasbourg 3677

FACULTE DE MEDECINE DE STRASBOURG

Doyen	MM.	MERKLEN ✲ ⸸ I.
Assesseur		NICLOUX ✲ ⸸ I.

Professeurs

Embryologie	MM.	ANCEL ✲ ⸸ I.
Anatomie		FORSTER ✲ ⸸ I.
Histologie		BOUIN O. ✲ ⸸ I.
Physiologie		SCHAEFFER ⸸ I.
Physique biologique		VLES ✲ ⸸ I.
Chimie biologique		NICLOUX ✲ ⸸ I.
Anatomie pathologique		MASSON ✲ ⸸ I.
Pharmacologie, Médecine expérimentale		N.....
Hygiène, Bactériologie		BORREL C. ✲ ⸸ A.
Médecine légale		CHAVIGNY C. ✲ ⸸ I.
Clinique médicale		MERKLEN ✲ ⸸ I. / AMBARD ✲ ⸸ I.
Clinique chirurgicale		LERICHE O. ✲ ⸸ I. / STOLZ ✲ ⸸ I.
Clinique ophtalmologique		WEILL ⸸ I.
Clinique dermatologique		PAUTRIER O. ✲ ⸸ I.
Clinique psychiatrique		PFERSDORFF ✲ ⸸ I.
Clinique neurologique		BARRE ✲ ⸸ I.
Clinique gynécologique et accouchements		REEB ⸸ I.
Clinique infantile		ROHMER ✲ ⸸ I.
Clinique oto-rhino-laryngologique		CANUYT ⸸ A.

Professeurs sans chaire:

MM. ARON Max ⸸ I.
BELLOCQ ⸸ I.
FONTES ⸸ A.
GERY ⸸ A.
SCHWARTZ ⸸ I.

Chargés de cours et Agrégés:

MM. BENOIT
BLUM (Paul) O. ✲ ⸸ I.
GELMA ⸸ A.
GUNSETT ✲ ⸸ A.
HANNS ✲ ⸸ A.
HUMBERT ✲ ⸸A.
KAYSER
KELLER ⸸ A.
KREISS
LARROUSSE ⸸ A.
REISS
SIMON ✲ ⸸ A.
SIMONIN ✲.
VAUCHER ⸸ A.
WEISS A.

Chargés d'un cours complémentaire:

MM. A. BOECKEL ✲, MEYER M., ROEDERER

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

Serment d'Hippocrate.

En présence des maîtres de cette école, de mes chers condisciples, je promets et je jure au nom de l'Être suprême d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail.

Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe.

Ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les moeurs ni à favoriser le crime.

Respectueux et reconnaissant envers mes maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis resté fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque!

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548010_0055

A LA MEMOIRE VENEREE DE MON PERE

A MA MERE

en témoignage d'amour filial.

A mon Président de thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR CHAVIGNY

Commandeur de la Légion d'Honneur

qui a bien voulu nous donner le sujet de cette thèse et dont le conseil nous fut si précieux, nous témoignons notre vive et très respectueuse gratitude.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR J. JADIN

Officier de la Légion d'Honneur
Doyen de la Faculté de Pharmacie

qui nous a témoigné tant de bonté durant le cours de nos études, nous ne saurons jamais lui dire combien nous lui devons et nous le prions de trouver ici l'expression de toute notre gratitude.

AVANT-PROPOS.

Avant d'aborder le sujet de notre étude nous avons cru utile d'esquisser brièvement l'histoire de la médecine. La science de la médecine a dit, avec raison, Littré — si elle ne veut pas être rabaissée au rang de métier doit s'occuper de son histoire et soigner les vieux monuments que le passé lui a légués».

Il est un fait notoire que jusqu'à ces derniers temps on avait tendance à laisser dans l'ombre l'insigne passé de l'art de guérir.

Cette indifférence était telle que souvent même on ignorait le passé le plus immédiat. Nous n'en voulons pour exemple que ce fait récent : Comme les descendants de Villars s'enquéraient à la Faculté de Médecine de Strasbourg au sujet de leur aïeul, Monsieur le Doyen s'aperçut qu'il n'avait aucune documentation dans ses archives au sujet de son illustre prédécesseur. L'opinion courante tendait presqu'à accréditer cette idée que la médecine actuelle découle presque exclusivement des travaux de ces cinquante dernières années et commence effectivement avec l'ère pastorienne. Nous assistons heureusement à une réaction salutaire. Elle se manifeste un peu partout. A Paris il y a longtemps qu'il existe une chaire de l'histoire de la médecine.

Ici même, Monsieur le Professeur Chavigny n'a-t-il pas jeté les bases d'un musée historique de notre Faculté? Grouper les monuments du passé, sauver de l'oubli tant de noms injustement perdus, évoquer les efforts et les luttes des maîtres du passé, telle est la tâche entreprise. Nous serions heureux, si notre petite étude pour modeste qu'elle soit pouvait être de quelque utilité dans l'accomplissement de ce noble dessein. La médecine est aussi vieille que l'humanité ; cet art est né d'un besoin naturel de l'homme. Il s'ensuit des traditions et des recherches les plus irrécusables qu'il n'existe pas un peuple, soit sauvage soit civilisé, qui n'ait une médecine quelconque.

L'esprit humain a passé nécessairement par le sentiment (théologie) la raison (philosophie) l'expérience et l'observation (science). C'est à ces sources qu'ont puisé les doctrines médicales.

Si on jette un coup d'œil rétrospectif sur l'évolution de la médecine à travers les âges nous voyons naître une doctrine médicale parmi les indications confuses et innombrables de l'empirisme. Elle est due à un hasard heureux et à des cas fortuits, elle permet cependant à la médecine de poursuivre son but constant qui est de conserver la santé et de prévenir les maladies en s'adressant à leurs causes.

La discipline médicale actuelle est la fille héritière des écoles du passé, elle est le développement et l'épanouissement de l'école Hippocratique, car Hippocrate est le premier qui a établi en médecine la notion de l'obser-

vation, notion qui contenait en puissance toutes les découvertes des siècles ultérieurs. Hippocrate inaugure la période d'observation et délivre la médecine du joug de la théocratie ; il préconise la recherche du fait et s'élève contre les hypothèses. La doctrine hippocratique est caractérisée par le Vitalisme, le Naturisme et l'Humorisme.

Vitalisme.

Le Vitalisme hippocratique était l'écho des idées et des doctrines spiritualistes régnantes. Il croyait que l'âme de l'homme réside dans le ventricule gauche et que les phénomènes morbides étaient inaccessibles à la science à cause de leur essence divine et immatérielle.

Humorisme.

La santé de l'homme dépendait de l'équilibre des humeurs de l'organisme.

Naturisme.

Ayant remarqué que certaines infections, pneumonie, ont une marche cyclique, une durée déterminée, une terminaison par une crise brusque, il admettait que la nature tendait vers la guérison et avait le pouvoir de rétablir la santé sans aucun secours étranger.

La thérapeutique hippocratique consistait en saignées, dans les maladies aiguës inflammatoires, purgatifs

et vomitifs, pour évacuer les humeurs nocives, vers la fin des maladies, bains, régimes (lait chez les phtisiques).

La chirurgie hippocratique est assez perfectionnée· luxations et fractures et leur réduction, trépanation des os du crâne, ouverture des Empyèmes et des abcès du foie. Il disait que la nature est le premier médecin des maladies et ce n'est qu'en favorisant ses efforts que nous obtenons quelques succès. Dans l'intérieur est un agent inconnu qui travaille pour le tout et pour les parties. Il n'y a qu'un but, qu'un effort c'est une sympathie universelle. On doit toujours chercher à favoriser les actes médicateurs, les mouvements spontanés, les crises qui amènent la guérison des états morbides ; on évacue ce qui est superflu et nuisible. Ce naturisme cadre encore avec les idées modernes.

Mentionnons en passant l'école de Cnide, surtout célèbre à cause de ses démêlés avec celle de Cos, pour arriver à la période gréco-romaine illustrée par Gallien qui fut à la fois anatomiste consommé, expérimentateur habile et pathologiste éminent. Il créa la médecine scientifique.

Ce puisssant esprit fonda une œuvre monumentale et ses idées règnent en maîtres jusqu'à la fin du XVII^{e} siècle.

Il pratiqua de nombreuses vivisections, étudia les nerfs crâniens, fit connaître les fonctions du rein en ligaturant les uretères. Il savait aussi que si la moëlle est affectée dans toute sa masse au niveau des Vertèbres,

toutes les parties inférieures du corps sont paralysées. Il fut le premier expérimentateur et le père de la physiologie.

Au Moyen-Age brilla la médecine arabe du X^e^ au XIII^e^ siècle, puis vint l'alchimie, mais vers la fin du XVI^e^ siècle nous assistons à un retour de la médecine grecque d'Hippocrate.

Dès 1582 Fioraventi recommande l'expérience comme unique moyen de perfectionner la médecine. Déjà vers 1546, dans un éclair de génie, Frascator attribue la transmission des maladies à un transport de corpuscules. Cette remarquable conception de l'infection venant trop tôt passe inaperçue.

Le XVII^e^ siècle, c'est la renaissance de la médecine. En effet c'est en 1619 que Harvey fait sa mémorable démonstration de la circulation du sang devant les membres du Collège des Médecins de Londres. En 1622 Ascelli découvre par un hasard heureux les chylifères.

La méthode expérimentale ressort de l'oubli. La découverte du microscope vers la même époque fait connaître la texture des divers organes et appareils et complète l'anatomie descriptive.

Sydenham fut le grand clinicien du XVII^e^ siècle qui remit la médecine dans la bonne voie. Le meilleur moyen d'apprendre la médecine est, dit-il, dans l'expérience et l'usage ; bien persuadé que si je prenais la nature pour guide, je ne m'écarterais jamais du droit chemin, lors

même que j'entrerais dans des voies inconnues jusqu'-alors.

Le siècle suivant voit la découverte de l'oxygène par Lavoisier et Priestley et l'émancipation de la médecine des idées philosophiques et scolastiques. Bientôt Bichat fonde en France l'école anatomo-pathologique à laquelle appartiennent Broussais et Laënnec. Ce dernier découvre l'auscultation et le diagnostic anatomo-pathologique ; il décrit le cancer, l'abcès, la gangrène pulmonaire, la pleurésie, la pneumonie et proclame l'unicité de la tuberculose.

La médecine a trouvé sa voie, ses assises sont solides et d'anatomique elle deviendra physiologique avec Claude Bernard et physico-chimique après Pasteur. Le but et l'idée directrice restent toujours constants : chercher la vérité, découvrir les causes, savoir comment elles troublent la vie et comment l'ordre se rétablit ; par la science et la persuasion, préserver les hommes ; par la science, la douceur, la fermeté combattre la mort et réduire la souffrance, guider, encourager, consoler dans un esprit fraternel de tolérance : c'est la médecine.

LE PROFESSEUR VILLARS

Un ancien Doyen de la Faculté de Médecine.

PREFACE.

Il n'est pas donné à chacun d'apporter à la science qu'il cultive des éléments nouveaux ; aussi ce modeste ouvrage n'a-t-il pas la prétention de modifier quoi que ce soit aux connaissances actuelles. Tel n'est pas son but.

Nous voudrions plutôt mettre en lumière une des figures les plus intéressantes et les plus sympathiques de l'ancienne Faculté française de Strasbourg et tirer de son exemple les leçons scientifiques et morales qu'il comporte.

Ce n'est pas par hasard que notre maître, M. le Professeur Chavigny, nous a conseillé Dominique Villars comme sujet d'étude. Sans doute le passé de la médecine française est-il riche en exemples de toute sorte. Nous aurions pu nous attacher à des noms plus illustres dont les succès furent plus retentissants, mais peu offrent aux chercheurs un modèle semblable.

En effet, Dominique Villars, parti des origines les plus modestes, fut ce que nous appellerions aujourd'hui un self-made man. Il consacra toute sa vie à la science et le modeste curé du village qui lui enseignait les rudiments de Botanique ne se doutait guère que le jeune pâtre qu'il avait distingué serait un jour un des médecins et des botanistes le plus célèbres.

Le nom de Dominique Villars est peu connu de nos jours, mais n'est-ce pas une raison de plus pour essayer de le tirer d'un oubli immérité. Car ne fut-il pas en même temps qu'un maître de valeur, un savant d'une haute conscience morale et d'un profond désintéressement? Il n'est point surprenant qu'à son époque les investigations botaniques l'aient conduit à la médecine; la vertu curative et thérapeutique des plantes fut longtemps un des articles de foi de l'art de guérir, et pour périmées que semblent de nos jours les anciennes médecines qui firent la réputation de maint guérisseur, il n'est point dénué d'intérêt pour un médecin moderne de prolonger sa culture par l'étude des méthodes anciennes.

L'exemple du Professeur Villars est en effet un des plus instructifs à cet égard. Nous autres représentants d'une science médicale où la chimie tend à prendre la plus grande place, aimons à nous représenter ce maître se promenant dans les montagnes avec ses élèves, observant scrupuleusement les plantes qu'il étudiait.

Dominique Villars pouvait se vanter d'avoir vu toutes les plantes dont il parlait et le catalogue méthodique des plantes de l'école de médecine de Strasbourg publié en 1807 à Strasbourg donne la description et des figures de nombreuses plantes nouvelles ou peu connues à l'époque.

Il mettait ainsi en pratique les qualités d'observation sur laquelle est fondée la médecine moderne.

Il n'eut toute sa vie qu'un but : étendre les connaissances de son époque. Lui-même ne se limita pas à un seul domaine scientifique. La Botanique devait le mener à la médecine et la médecine à la chirurgie ; partout il apporta la même méthode de scrupuleuse investigation et d'honnêteté scientifique, mais ce n'est pas là son seul mérite. Ce grand savant fut en même temps un homme de bien ; sa vie fut simple, soulager les misères humaines fut, de son propre aveu, l'ultime fin de ses travaux. Il avait repris la belle maxime de Linné : «innocue vivete, numen adest», d'après laquelle il réglait toutes les actions de la vie. Il disait souvent : «Le bien que j'ai fait à d'autres et à mon pays m'a peu servi, mais le mal que mes ennemis ont voulu me faire a presque toujours tourné à mon profit».

Cet homme voulut ignorer le mal et crut en la bonté des hommes. Est-ce par hasard que les grands savants sont presque toujours des grands cœurs ! Les biens matériels ne suscitaient pas sa convoitise, et lorsqu'il mourut dans notre ville il demanda pardon à ses enfants de ne s'être occupé plus fructueusement de leur fortune ; c'était là souci de père.

Il avait fait mieux, et nous n'avons rien à regretter.

CHAPITRE I.

ENFANCE DE VILLARS.

Villars à Grenoble.

Dominique Villars est né le 14 novembre 1745 de parents pauvres, au village de Noyer dans le Champsain qui fait aujourd'hui partie du département des Hautes Alpes.

Tout enfant, alors qu'il gardait les moutons de son père, il avait été rempli d'admiration par la beauté et la diversité des plantes à tel point qu'il résolut de consacrer sa vie à leur étude. Sa vocation de botaniste naît déjà à cette époque. Un livre lui tombe entre ses mains, un traité de Mathiole, médecin botaniste du XVI^{e} siècle. C'est pour l'enfant un plaisir bien vif de pouvoir comparer sur place les plantes avec les gravures du texte. Mais malheureusement le livre est rempli d'erreurs et pour dissiper ses doutes, l'enfant s'adresse à un curé de sa connaissance qui lui non plus n'est pas exempt des préjugés de l'époque. Malgré tous ses efforts, ses progrès sont très lents, faute d'une base solide, les traités essentiels de Botanique sont en latin et il n'est pas possible à

cette époque de pouvoir lire Linné ou Pline sans connaître cette langue. Villars se met résolument à l'étude du Latin. Il emprunta un rudiment et un dictionnaire et essaya d'apprendre cette langue. Le vieux curé y joignit ses instructions avec une sécheresse et une dureté à rebuter l'élève le plus docile.

Villars essayait de comprendre et souvent aussi de deviner le sens avec l'aide du Curé, mais comme il négligeait souvent le mot à mot les coups suivaient chaque reprimande. Il se rebuta à la fin et se détermina à quitter un maître si dur et à devenir son propre instituteur. Dès l'aube il quittait le toit paternel, chassant devant lui son troupeau dans les lieux les plus escarpés, et ayant sous le bras ses livres de Latin et son In-folio de Botanique et il passait toute sa journée livré au travail et à l'observation.

Cette tenacité énergique nous montre qu'un génie naturel marche malgré tout vers son but et surmonte tous les obstacles. Très jeune encore, à l'âge de six ans et demi, il nous donne un exemple de la forte trempe de son cœur et de son esprit : ayant pallié une sottise par un mensonge, il se jugea lui-même digne d'une correction qui seule pût le soulager des remords. Dès ce jour jusqu'à la fin de sa vie jamais il ne fit un mensonge volontaire.

A neuf ans il a une crise religieuse ; un jour qu'il priait sur la tombe d'un de ses parents il a subitement la peur des idées matérialistes. Ce qui le plonge dans une

grande agitation. Mais le jour même s'appuyant sur sa raison et son sentiment il est devenu un philosophe religieux.

Vers la même époque il vit un arpenteur mesurer avec une planchette des distances inaccessibles au moyen d'une base et d'un triangle. Villars conçut pour la géométrie et surtout pour la trigonométrie un enthousiasme qui ne se refroidit jamais, et il se met avec une telle ardeur à étudier cette science que, très peu de temps après, en travaillant jour et nuit, il avait déjà étudié des œuvres de Riveaud, Ozanam et Lachapelle. Et il ne quittait ces auteurs qu'avec chagrin pour copier les rôles de la Commune que lui faisait copier son père, greffier du châtelain.

A la mort de son père il fut attaché comme clerc chez un notaire qui était en même temps procureur, et comme il eut à sa disposition un cours de médecine prêté par le docteur Laugier, il ne conçut plus rien au monde de plus utile que de veiller à la conservation des hommes. Sa mère, qui avait peur qu'il ne quittât le pays, le maria avant l'âge de 17 ans, afin de le fixer dans le pays.

Mais captivé, comme il le disait lui-même, par le démon de la science, il quitta le pays trois ans plus tard et partit avec un de ses amis, un libraire, il allait de ville en ville et ne perdait aucune occasion de s'instruire en fréquentant partout les hommes lettrés.

Il rapporta à Noyer des livres qu'il mettait au-dessus de toutes les richesses.

Passionné pour les plantes, Villars cultivait à Gap le jardin de M. de Colvin, Supérieur de l'Hôpital de la Charité.

Un jour l'abbé de Baux, Chaix, venu à Noyer pour une mission de piété, fit la connaissance de Villars, il fut étonné de son savoir et s'attacha vivement à lui et dès lors il l'aida de ses conseils, développa ses talents et peu de temps après ils parcouraient ensemble les Alpes Françaises. Villars avait déjà une certaine réputation et, quand on songeait à faire de lui un consul et un receveur, M. Pajot de Marcheval, intendant de la ville de Grenoble, qui le connaissait déjà de nom, l'adjoignit comme naturaliste à MM. Guttard et Faujas de St. Fond qui allaient par ordre du gouvernement visiter la province. M. Guttard était enchanté de son compagnon et dans le récit de son voyage il se plut à tracer le plus touchant et le plus brillant éloge de Villars.

De retour à Grenoble, Villars jouissait de la protection de M. de Marcheval et de M. Cage de la Bove, son successeur. Continuant son labeur infatiguable il étudie le grec, les mathématiques, la médecine et la chirurgie. Il reçoit bientôt le bonnet de docteur à Valence et est nommé médecin titulaire de l'hôpital de Grenoble où il forme les médecins pour les campagnes que dépeuplaient les empiriques. M. Cage de la Bove, intendant de Grenoble, crée pour lui le jardin et la chaire de Botanique et ce double établissement prospéra sous lui.

Toujours modeste et simple Villars conservait au sein de la ville ses vieilles habitudes campagnardes. Il allait chez les grands avec ses cheveux courts et son habit gris de drap grossier, ses souliers arrondis et ferrés, tel qu'il revenait de ses herborisations. Il conduisait régulièrement les élèves qui suivaient son cours sur les hautes montagnes ; il tombait involontairement à genoux devant les plantes qu'il découvrait en s'écriant que Linné serait bien étonné de savoir qu'elles fleurissent sur les Alpes, car il avait une vénération pour le Botaniste Suédois.

Villars était la générosité même. Il partageait ses provisions avec ses élèves, payait pour ceux qui manquaient d'argent et le soir il leur montrait que la paille d'un chalet remplace avantageusement un bon lit.

Il appelait ses élèves ses enfants et il était aimé moins comme un maître que comme un père.

En 1786 Villars publia à ses frais et en 4 volumes in-8° ornés de 200 figures la flore du Dauphiné dont la préface contient une histoire de ses premières années et de ses excursions dans les Alpes. L'ouvrage eut un grand retentissement dans le monde savant où on le lut avidement, car Villars était de l'avis unanime un des hommes qui avaient vu le plus de plantes vivantes dans leurs trois états de germination, floraison, fructification.

M. de Jussieu, Geoffroy et Tessier dans leur rapport qu'ils firent à la Société Royale de Médecine, mêlèrent à beaucoup d'éloges, des critiques sur la classifica-

tion adoptée par Villars et il eut la bonne foi de placer en tête de son livre ce jugement sévère.

Les connaisseurs furent unanimes à reconnaître que ses observations étaient d'une scrupuleuse exactitude et que les descriptions étaient parfaites et on attribuait celà à sa longue expérience et à l'habileté toute particulière qu'il avait à distinguer les différentes espèces de plantes.

Le catalogue des plantes inséré dans la flore du Dauphiné était de M. l'abbé Chaix à qui son élève avait voué une tendre reconnaissance. Ce catalogue contenait 1550 espèces sous 460 genres.

Villars acquit les manuscrits de l'abbé et son manuscrit fut acheté par M. de La Pérouse (nous donnons en Appendice à la fin de cet ouvrage la correspondance relative à cette acquisition).

S'étant rendu à Paris en 1777, Villars y perfectionna ses connaissances dans la Société de Jussieu, Duhamel, Turgot et Malherbe.

Il publia un mémoire sur le goître (ouvrage resté inédit), pour lequel il reçut une médaille en or.

Il était déjà un personnage célèbre et il ne passait pas un étranger de marque à Grenoble sans rendre visite à Villars. M. de Malherbe monta à son 4e étage pour lui proposer une excursion de botanique et ce fut un spectacle attendrissant pour l'époque de voir côte-à-côte dans les Alpes le paysan de Noyer et l'ancien ministre se faisant berger comme lui : Tant les talents rapprochent les dis-

tances. Toutes les sociétés savantes furent fières de le compter comme un des leurs.

Il était correspondant de l'Institut de France et de la Société d'Agriculture ; un grand nombre d'académies françaises, anglaises et allemandes lui avaient ouvert leurs portes.

Une société d'émulaton se créa à Gap. Villars y fut agréé et y communiqua des rapports éminemment utiles au progrès de l'agriculture et de la physique végétale. Malgré toute sa bonté et son grand cœur ses succès n'allèrent point sans lui susciter des jalousies et, à la suite de certaines tracasseries, on lui enleva le poste de médecin de l'hôpital de Grenoble.

A cette nouvelle tous les soldats quittèrent leur infirmerie, se rendirent chez Villars pour le ramener malgré lui en triomphe à l'hôpital où les autorités s'empressèrent de le réintégrer. C'est vers cette époque que se place l'incident que nous citons ci-après et qui illustre bien le caractère de l'homme.

Un jour, plusieurs soldats blessés sont transportés à son hôpital. A la visite du lendemain, le frère Johannès, chef de salle, les présente au médecin-chef, résumant en quelques mots, avec la nature de la blessure, le traitement adopté.

— Vous en oubliez un, dit à ce moment Villars, au frère qui vient de passer un lit sans présenter son occupant.

— Rien à faire, dit le frère, pas besoin de médecin ; un confesseur suffit.

— Voyons le tout de même !

Et Dominique Villars s'approche du blessé, que le frère vient de condamner en six mots. Il l'examine longuement, longuement.

— Qu'on le porte immédiatement à la salle d'opération.

Six semaines plus tard, le soldat, complètement guéri, rejoignit les armées victorieuses du Général Bonaparte.

Ce soldat avait nom Bernadotte !

CHAPITRE II.

Villars à Strasbourg.

Villars était sur le point d'accepter une place dans les hautes Alpes, lorsque M. Fourcroy, alors Directeur Général de l'Instruction Publique, le réclame pour l'envoyer à Strasbourg comme professeur de Botanique et Doyen de la Faculté de Médecine. A cette époque, après tant de travaux, sa fortune se réduisait à une bibliothèque précieuse dont il aurait été obligé d'engager une partie pour subvenir aux frais de son déplacement, si l'un de ses élèves, M. Rome, médecin du dépôt de mendicité de l'Isère, ne lui eût avancé de l'argent qui fut remboursé avec exactitude.

Rien n'égalait le désintéressement de Villars que la sensibilité de son cœur et la bonté de son caractère. Son zèle pour l'humanité était sans bornes. Il contracta le typhus pendant l'épidémie de 1797 et dans sa maladie il suspendit à peine ses cours. Son érudition était immense; il pouvait parler et écrire sur toutes sortes de sujets. Dans sa candeur naïve qui ressemblait à de la rudesse, son but unique était de se rendre utile, à tel point que ce pen-

chant dégénérait en manie ; ce qui refroidit beaucoup de ses admirateurs et lui suscita des ennemis.

Outre l'Histoire des Plantes du Dauphiné, Villars avait publié le principe de la Médecine et de la Chirurgie à l'usage des Etudiants, des mémoires sur les Epizooties et les observations sur les fièvres qu'il avait soignées.

Il adressa à l'Institut des observations minéralogiques et archéologiques qu'il avait faites dans ses périgrinations dans les Alpes et à Turin.

Il s'était proposé de donner la topographie de l'Alsace, des Vosges et d'une portion de l'Italie et des rives du Rhin depuis sa source jusqu'à Mayence, mais les fatigues des voyages pédestres qu'il entreprit dans ce dessein, nous ont privés d'un travail aussi intéressant.

Il publia à Strasbourg le Catalogue méthodique des plantes de l'Ecole de Médecine et un mémoire sur l'usage du microscope et la construction de cet instrument pour l'usage duquel il avait une réelle aptitude.

Il envoya à la Société d'Emulation des Hautes Alpes un essai curieux sur l'Agriculture comparée du Dauphiné et de l'Alsace.

On lui doit des traités sur les Arbres qui conviennent le mieux au Dauphiné, sur les Substances végétales qui croissent dans cette province et qui peuvent servir à la nourriture des hommes, sur la pomme de terre, sa culture et ses avantages.

Pendant toute sa vie il s'occupa de l'amélioration de l'économie rurale. On a vu qu'il s'occupait peu de celle

de sa fortune. Mais il eut un protecteur zélé dans la personne du directeur général d'une administration financière, M. le Comte François de Nantes. Grâce à ce dernier, les gendres de Villars remplissaient près de lui des postes supérieurs. Leurs appointements et ceux qu'il avait à Strasbourg procuraient à cette famille une aisance à laquelle il n'avait jamais songé.

Il jouissait des succès que son fils, chirurgien militaire, obtenait dans les hôpitaux et aux armées.

Ainsi les dernières années de Villars furent heureuses. Il cessa de vivre le 27 juin 1814, à l'âge de 68 ans.

APPENDICE.

Nous tenons à signaler quelques extraits de lettres écrits par Villars à Lapeyrouse. Par un heureux hasard ces lettres furent conservées par le Dr. Judan qui les communiqua à Timbale-Lagrave et ce dernier les publia en 1860 dans le Bulletin de la Société Botanique de France. Cette publication ne contient que des fragments, mais il y a tout lieu de croire qu'un choix a été fait pour nous livrer les passages les plus intéressants.

Si ces lettres contiennent beaucoup de détails et des notes sur les plantes, critiqués à l'époque, elles fourmillent en même temps d'observations et d'anecdotes.

On y trouve des appréciations intimes sur ses travaux. Villars se peint entièrement dans ses lettres, dans toute sa naïveté et sa bonhommie . . . .

La première lettre de Villars que renferme cette collection est de l'année 1786. Il l'écrivait à l'époque où parut le prospectus de son Histoire des Plantes du Dauphiné. Villars disait alors à Lapeyrouse : «Mon prospectus est un simple catalogue de 150 espèces rares ou nouvelles que j'ai données uniquement parce que M. Faujas avait donné les mêmes plantes et d'autres que je n'avais pu lui refuser, à M. le Chevalier de Lamarck qui

les a insérés quelquefois d'une manière peu avantageuse pour lui et pour moi dans sa Flore de France.

«Comme vous avez pu vous en apercevoir, ce Prospecpectus sert à appuyer une réforme du système de Linné que j'ai faite en Dauphiné en 1775 pendant que Thunberg la faisait au Japon, réforme qui n'a d'autre importance que parce que M. de Jussieu l'a attaquée dans son rapport».

La seconde lettre que nous offre cette collection est de 1788. Dans celle-ci Villars fait une appréciation remarquable de ses ouvrages, de ses talents botaniques et des matériaux dont il disposait pour la rédaction de son livre.

«Vous voulez, dit-il, me faire dire qui je suis et ce que je pense. Vous n'aurez pas de la peine, je suis un naïf campagnard livré depuis l'âge de 16 ans à l'étude des plantes, il n'est pas surprenant qu'une coquette aussi séduisante et aussi généreuse que la Botanique m'ait parfois accordé quelque faveur. Elle eut été bien ingrate, si elle en eût agi autrement ; mais vous avez dû voir dans la dédicace de mon premier volume et encore mieux dans ma précédente lettre que l'aménité qu'elle inspire à ses amants n'a pas prise chez moi. Il est une marche dans l'étude des sciences comme dans la formation des caractères qu'on ne saurait troubler impunément. Ma première éducation n'a pas été assez soignée et je suis loin du courant du monde ; j'ai tâché de remplir rigoureusement les

devoirs d'honnête homme en suivant mon étoile, désespérant de réussir de toute autre manière».

Nous passons maintenant à une lettre du 24 juin 1788 où Villars fait un tableau saisissant de sa vocation botanique.

«Tout auteur, dit-il, doit, à ce que je crois, chérir son ouvrage comme son enfant; mais peut-il l'aimer même en connaissant ses défauts? Telle est ma position : j'étais moins fait que tout autre pour être auteur; mon goût, je puis dire ma passion pour la botanique, m'a fait franchir tous les obstacles; une éducation très médiocre, une fortune de talents plus médiocre encore n'ont pu me retenir.

«Je ne me dissimule pas les difficultés de notre siècle : un raffinement de goût, un égoïsme fatal.

«Des modèles du premier mérite, des Linné, des Haller, que j'avais sous les yeux et que je crois avoir bien étudiés, telles sont les barrières que j'ai d'abord élevées à l'amour-propre qui cherche à nous tromper».

Et plus bas «J'ai parfois pensé qu'un travail de plus de vingt ans à courir les montagnes, à observer les plantes après les avoir déterminées, pourrait avoir quelque mérite; mais je m'en suis toujours référé à ma mauvaise étoile qui m'entraînait, à mon penchant décidé et irrésistible vers l'objet de mes amours : la Botanique.

«D'après cette fatalité qui certainement est bien éloignée de nous dispenser des égards qu'on doit au public,

je n'ai pu me mettre beaucoup en peine sur le sort de mon livre ni sur ma réputation. Aujourd'hui vous venez courir la même carrière, sans doute avec bien plus d'avantage. Mais vous n'avez vu que la moitié de mon ouvrage, vous m'en faites des éloges outrés, peu de moments après, il est vrai, vos lumières et votre justice vous obligent à mettre des bornes à ces éloges qui sont exagérés, je les crois tels.

«Vous m'annoncez que nous ne serons pas d'accord sur les espèces, tant pis pour moi et pour les lecteurs. Nous sommes hommes. Nous n'avons pu nous engager à leur promettre des ouvrages divins».

Rien n'est plus vrai, comme cette page où Villars se peint lui-même avec tant de vérité. Que de botanistes anciens et modernes poussés par leur penchant, leur goût pour la botanique, sont devenus auteurs à leur insu.

Dans une lettre du 21 Avril 1794, Villars en parlant de la jalousie entre les médecins, dit entre autres choses :

«A propos de jaloux, cher et digne ami, je ne connais que Lamarck et vous me feriez plaisir de me dire si j'en ai d'autres ; ce n'est pas que ces prétentions me fâchent, je vous assure qu'elles n'affleurent pas mon cœur, ni même mon amour propre ; et qu'importent les opinions des Naturalistes quant aux systèmes?

«Les faits seuls et les bonnes observations restent à la postérité. Ayons donc le courage de considérer l'ave-

nir et la mort même, plutôt que des rivaux qui, en cherchant à nous surpasser, s'y précipiteront eux-mêmes».

Il ajoute à la fin de la lettre : «Si j'ai des torts, c'est ma méthode, c'est le manque d'uniformité dans mes descriptions ; quant aux travaux, est-il un seul botaniste qui, dans un premier essai, sur 2744 espèces écrites, en ait vu 2732 de ses propres yeux et recueilli de ses propres mains? Qu'il réponde.

«Ils diront que j'en ai de mal vues : mais je dirai que je n'ai prétendu ni à l'infaillibilité, ni à la perfection ; j'étais sans fortune, sans moyens, presque sans éducation première.

«Qu'ils viennent se heurter contre vous qui êtes supérieur par vos talents autant que par votre aisance, à la bonne heure, vous avez dû, mon brave et généreux ami, exciter la jalousie. Quant à moi, je ne veux que rire et m'amuser de ceux qui seront assez dupes pour me prendre pour un homme digne d'exciter la jalousie».

Villars avait reçu de Lapeyrouse trois paquets de plantes dont deux appartenaient à des amis de Lapeyrouse.

Sur le troisième, il y avait inscrit : A l'usage de M. de Lapeyrouse. Villars dit à cette occasion dans une lettre du 27 Janvier 1793 :

«Je ne toucherai pas aux plantes, c'est un dépôt, il est sacré. Quoique botaniste parfois enthousiaste, jamais l'injustice n'entrerait dans mon cœur, jamais l'amour

de plantes ne troublerait le calme inséparable d'une âme honnête».

Beaucoup de botanistes de l'époque n'avaient pas les mêmes scrupules, et Villars lui-même a été victime d'une telle spoliation et voici la manière dont il raconte comment on lui avait enlevé deux échantillons de Satyrium Epipogium.

«Je n'ai pas besoin de vous répéter ma profession de foi que, préférant le dernier des hommes à nos chères plantes, j'ai respecté la propriété d'un ami, d'un collègue qui m'est cher sous tous les rapports ; vous m'avez d'ailleurs autrefois confié des herbiers, je n'en ai pas abusé. Vous le dirai-je, j'avais deux échantillons de Satyrium Epipogium dans mon herbier sur lesquels j'avais dessiné cette plante ; ils ont disparu depuis six ans sans que j'aie eu le courage de soupçonner ceux de mes amis en qui j'ai toute confiance ; eh bien, je viens de les voir chez l'un d'eux et les ai reconnus, mais je n'ai pas eu le courage de lui faire le moindre reproche ; c'est un homme de premier mérite, qui est plus jeune que moi, plus fort même sur certaines parties.

«J'ai été un moment suffoqué ; je n'en ai pas dormi la première nuit.

«Le lendemain j'ai repris courage, disant : il est inutile de se brouiller pour une plante sèche. C'est une leçon ; me rendra-t-elle méfiant ? Non ! il m'en coûterait et la science y perdrait. Jussieu, Desfontaines ont confié

leurs herbiers à Vahl, à moi et à d'autres ; il faut au moins les imiter en cela».

A cette époque des révolutions, on s'occupait beaucoup moins de botanique que de politique. Les relations entre botanistes étaient rares, et d'ailleurs on n'herborisait pas beaucoup, aussi des botanistes de l'époque ne connaissaient que les plantes de leur pays ; ils ne se doutaient pas des nombreuses différences que présentaient les espèces des autres pays. Souvent ils ne pouvaient s'entendre entre eux, ce qui leur faisait désirer des échantillons authentiques ; pour une raison ou une autre on n'échangeait pas beaucoup de plantes.

Dans une lettre du 22 Août 1788 Villars dit : «Quant aux ombellées je suis parti du fruit ; des genres et des synonymes, les descriptions ne font que suppléer à ce qui manque à ces bases que j'ai prises sans les croire fondamentales.

«Mon ouvrage n'est ni purement savant, ni purement élémentaire ; j'ai parlé aux élèves dans le premier volume, et dans les deux autres, je les ai crus en état de me suivre ; et pour me rendre supportable aux savants, j'ai quelquefois abrégé mes descriptions, excepté pour les plantes rares».

Dans une lettre du 8 Septmebre 1796 il donne des détails curieux sur un de ses derniers voyages dans les montagnes du Dauphiné.

«J'arrive, cher et célèbre ami, des hautes Alpes, où j'ai voyagé avec François (de Nantes), ex-législateur, ami de Ramond, et M. Forbin, Capitaine de Vaisseau ; nous avons franchi quatorze cols de 1500 à 1600 toises d'élévation, en commencant par l'Oisans, le Briançonnais, le Queyras, Barcelonnette ; nous avons fini par Allos près Colmar.

«Mon objet était de vérifier mes doutes, ceux que m'avaient fait naître Tournefort, Bérard, Barrelier, Jussieu et surtout Belleval ; j'imaginais bien ne pas tous les résoudre, mais j'espérais me dédommager par dix ou douze espèces nouvelles. Pas du tout, mes doutes restent et mes nouvelles espèces se bornent à une Potentilla, voisine de l'Aurea, à un Orobus Ruscifolius, voisin de l'O. vernus».

Dans sa lettre du 19. 6. 1800, Villars écrit à Lapeyrouse, nommé depuis peu maire de Toulouse. «C'est un larcin fait à la chose publique que de vous dérober quelques instants ; mais comme l'esprit ne pourrait s'occuper sans relâche des mêmes objets, je me permettrai quelquefois de vous délasser au nom de la botanique.

«Les naturalistes comme vous doivent être regardés comme fonctionnaires et laissés à leurs occupations ; ils ne sont déjà pas trop communs pour les attacher à d'autres fonctions.

«Ce serait assez, ce me semble, d'éxiger de nous ou l'enseignement de la science ou son application aux arts,

à la médecine et à l'agriculture, on n'en sent pas encore assez l'utilité».

Dans une lettre datée du 16 octobre 1803, nous voyons Villars très découragé et préoccupé de sa situation.

«L'hôpital de Grenoble a été supprimé, et les malades militaires réunis à l'hôpital Civil, le lycée va être organisé, point de professeur d'histoire naturelle.

«Les trois premières places sont hors de mes goûts et de mes facultés, les autres à côté sont au dessous de mes besoins, de deux places il n'en restera plus ; je me verrai peut-être réduit à rentrer dans nos montagnes des hautes Alpes, pour y végéter. Mes livres, mes seules épargnes, vont être un embarras ; il faudra les vendre ou les donner en partie».

Enfin dans une lettre du 18 Janvier 1805, Villars dit à Lapeyrouse qu'il va à Strasbourg et il s'exprime en ces termes : «Oui, Monsieur et cher ami, je vais à Strasbourg, à 58 ans. La ville de Grenoble, après trente ans de séjour, m'a laissé sans hôpital et sans logement. J'avais créé l'Ecole de chirurgie et de botanique, j'avais acheté mon petit logement en le faisant réparer.

«Cela me détache de mes amis, de mes habitudes, de mes chères plantes» et plus bas, «J'ai la folie de croire que j'ai été utile : les plantes me venaient de Suisse, d'Allemagne, mais déjà comme Séguin j'étais gêné pour

payer les ports des lettres et paquets, que les botanistes trop actifs et peu fortunés apprennent à se méfier de leur maîtresse «la botanique».

La première lettre de Strasbourg est datée du 12 décembre 1808.

Dans cette lettre Villars dit qu'il est très satisfait de sa nouvelle position; il annonce à Lapeyrouse qu'il a passé trois mois à Paris et qu'il a été nommé directeur de l'Ecole, que l'Institut lui conserve sa bienveillance, et que ce corps savant a favorablement accueilli un mémoire qu'il lui a présenté sur la structure des nerfs.

Enfin la dernière lettre de Villars est datée de novembre 1809, Villars est alors doyen de la faculté de médecine, il paraît content de sa position et il dit entre autre choses à Lapeyrouse :

«M. Ziz et son camarade ne pouvaient mieux s'adresser pour vérifier et baptiser leurs collections; le premier se loue infiniment de vous et de vos vastes connaissances. J'ai un grand plaisir de l'entendre, malgré le froid du nord et de l'âge; j'aurai grand plaisir aussi de vous voir.

«Le sort m'a jeté sur le Rhin; j'eusse préféré l'Hérault, surtout pour nous. Je n'ai qu'à me louer des Strasbourgeois; ils sont Allemands et n'aiment pas les Français; ils me craignent moins à cause de mon caractère et de ma bonhomie; ils voudraient me voir recteur; quant

à moi, je ne crains ni ne désire l'être, et je suis bien content d'être à la tête d'une Faculté dont je suis le dernier venu, jouissant de la tranquillité et de l'estime de mes collègues à soixante-quatre ans, et dans ces conditions on ne devient pas ambitieux».

CONCLUSIONS.

Cette thèse a pour but de mettre en valeur la figure du Professeur Villars qui fut, de 1805 à 1814, Doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg.

Elle voudrait être une contribution à l'histoire de la Faculté de Médecine de Strasbourg dont le Musée Historique sera un précieux témoin.

Vu :
Le Président de Thèse :
Pr. MERKLEN.

Vu :
Le Doyen de la Faculté :
Paul CHAVIGNY.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Strasbourg,
Président du Conseil de l'Université :
Chr. PFISTER.

BIBLIOGRAPHIE.

LADOUCETTE. — Notice Bibliographique sur Villars.
TIMBALE-LAGRAVE. — Correspondance de Villars-Lapeyrouse.

Imprimeries des Éditions Universitaires
de Strasbourg
Strasbourg - Nancy
1931